



Histoire mondiale de...

**Analyse d'un genre pratiqué en Flandre et en France.
Enseignements pour la Wallonie.**

Paul Delforge

1^{er} juillet 2020

La publication en janvier 2017 d'une *Histoire mondiale de la France* a suscité dans l'Hexagone un débat passionné qui a très vite quitté le cercle des historiens pour se porter sur la place publique. Déjà directeur d'une *Histoire du monde au XV^e siècle* (2 tomes) en 2009, à l'existence plus discrète, Patrick Boucheron et son équipe ont été accueillis avec faveur par la majorité des observateurs, mais ont dû affronter les critiques véhémentes de polémistes médiatisés, à l'instar d'Éric Zemmour et d'Alain Finkielkraut, par exemple. Dépassant les frontières, le travail des historiens français a suscité des vocations avec la publication d'une *Storia mondiale dell'Italia* (aux éditions Laterza, novembre 2017)¹ et d'une *Wereldgeschiedenis van Vlaanderen* en 2018, traduite en français en mars 2020, juste avant le confinement.

L'histoire mondiale de... n'est pas un exercice nouveau chez les historiens, mais il n'est pas non plus généralisé à un point tel que les récentes entreprises française, italienne et flamande puissent passer inaperçues. À l'entame des années soixante, William H. McNeill faisait œuvre de pionnier en proposant une première histoire mondiale (*The Rise of the West. A history of the human Community*). Plutôt que mondiale (qui conduisait à juxtaposer des histoires nationales), ce genre prend aussi le nom d'histoire globale et, progressivement, commence à insister sur les processus d'intégration et les interdépendances qui transcendent le cadre national². L'eurocentrisme comme l'américanocentrisme sont pointés du doigt. « Le prisme d'analyse de l'État national, inventé par l'Occident, est remis en cause. L'écriture de l'histoire n'est plus exclusivement conçue comme une apologie du processus de construction nationale, gommant les forces centrifuges et centripètes qui auraient pu le contredire », analyse François Durpaire³. Le processus reste lent. Malgré la construction européenne et la décolonisation, certains historiens enjambent difficilement les frontières, tandis que des lecteurs confrontés à la mondialisation trouvent des cadres rassurants dans une histoire nationale et dans les cloisonnements classiques des grandes périodes historiques.

En bouleversant radicalement un certain nombre de codes, sur le fond comme sur la forme, les chercheurs qui ont contribué aux récentes *Histoires mondiales de...* avaient pleinement conscience d'emprunter des chemins de traverse : en adoptant ce genre et en le dynamisant, ils sollicitaient certes de nouveaux lecteurs en les invitant à regarder l'Histoire autrement, mais ils prenaient aussi le risque de mécontenter les défenseurs du métier de stricte observance, ainsi que les « conservateurs » de l'histoire nationale. Le « genre » ainsi « renouvelé » en valait-il la chandelle ? S'agit-il d'une « contre-histoire » ? Faut-il l'appliquer à d'autres territoires ? Telles sont quelques-unes des questions abordées dans les lignes qui suivent, la dernière interrogation se limitant au cadre de la Wallonie.

¹ *Le Monde*, 26 novembre 2017. https://www.lemonde.fr/idees/article/2017/11/26/en-italie-une-histoire-mondiale-sans-histoires_5220488_3232.html

² Chloé MAUREL, *La World/Global history*, dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2009/4, n°104, p. 153-166.

³ François DURPAIRE, *Nos ancêtres ne sont pas Gaulois ! Contre-histoire de la France*, Paris, Albin Michel, 2018, p. 17.

1. *Histoire mondiale de la Flandre*, Renaissance du Livre, Ons erfdeel, 2020

1.1. Ligne éditoriale

En 540 pages, un collectif de « 72 historiens, essayistes et écrivains » (flamands)⁴ propose de revisiter le passé de la Flandre en l'inscrivant dans l'évolution du monde, de la préhistoire à nos jours. La ligne éditoriale consiste à développer une (ou plusieurs) thématique(s) à partir d'une date. La **date** sert de référence et de tête de chapitre ; il y en a 81. Un **sous-titre** lui est systématiquement accolé. Viennent ensuite un **chapeau** d'introduction, le **texte** proprement dit (généralement 5 à 6 pages), la **signature** de l'auteur, une **bibliographie** réduite, de 2 à 6 grandes références. Une invitation à lire d'autres chapitres portant sur une thématique similaire (**renvoi**) conclut l'ensemble (par la mention des dates), ce qui induit que l'ouvrage peut être lu en continu ou en diagonale. La synthèse ne contient aucune illustration ; les articles ne comptent aucun appel de note ; un chapitre commence tantôt sur la page de droite, tantôt sur la page de gauche, les 540 pages étant ainsi bien « tassées ».

Les **dates** se limitent à l'année (pas de précision systématique sur le jour et le mois) ; parfois, deux articles différents sont placés sous la même date, ce qui est assez étonnant dans la mesure où le contenu du chapitre n'est pas nécessairement en rapport étroit avec la date choisie et que les repères chronologiques ne manquent pas... De surcroît, contrairement à la pratique habituelle des historiens qui consiste à « sacraliser » une date pour en faire un vrai repère symbolique, on ne trouve pas ici cette quête référentielle. La date est un marqueur lié à l'ouvrage, un repère-prétexte.

Le **sous-titre** est rarement informatif, souvent suggestif, parfois fort énigmatique. Comme dans la presse quotidienne ou hebdomadaire, un « **chapeau** » introduit chaque « chronique ». On le reconnaît par ses caractères gras et surtout parce qu'il est rédigé dans un style spécifique, journalistique, avec l'objectif de donner envie au lecteur de se plonger dans la suite. Le chapeau ne semble pas être sorti de la plume des auteurs ; le sous-titre non plus.

L'analyse méthodique de l'ouvrage fait apparaître un schéma d'écriture systématique. Chaque **texte** répond à une organisation pré-formatée que les auteurs respectent avec plus ou moins de rigueur ; en l'occurrence, il leur est demandé de partir d'un fait (qui justifie la date), parfois d'un fait divers, parfois d'un document ou d'une biographie, toujours en rapport avec « la Flandre ». Ce « fait » est expliqué succinctement et une (ou plusieurs) thématique en est dégagée. Celle-ci est alors inscrite dans une perspective historique : tantôt, on explore la période qui précède, tantôt la période qui suit ; l'approche est alors générale et surtout doit s'inscrire dans une perspective mondiale, à défaut européenne. L'exercice se déroule sur le mode de la vulgarisation. Dans la mesure du possible, un lien est établi, explicitement ou implicitement, avec le présent. Généralement la chronique se termine en revenant au « fait » pour analyser ses conséquences, ses implications. La partie « texte » paraît être du seul ressort de l'auteur, comme en témoignent, par-delà la traduction, les différences de style.

La **bibliographie** est le plus souvent « récente » (entre 2000 et 2018), surtout flamande, anglo-saxonne et allemande. Elle témoigne de la spécialisation respective des auteurs des textes.

⁴ Les directeurs de la publication, ainsi que Béatrice Delvaux (*Le Soir*), dont les propos sont repris en 4^e de couverture de la version française, ne mentionnent pas qu'ils sont tous flamands. En passant en revue le profil de chaque auteur, on observe que 80% sont des historiens.

Aucune **périodisation** particulière n'a été souhaitée par la « direction scientifique » de l'ouvrage. Néanmoins, à titre d'information, l'analyse des dates fait ressortir la répartition suivante par période chronologique traditionnelle :

Préhistoire	Antiquité (Rome)	Moyen Âge	Temps modernes	Epoque contemporaine
1	4	19	16	41

Les **thématiques** sont très variées, ainsi que le mentionne l'introduction : politique, militaire, économie, social, culture, religion, écologie, monnaie, impérial, médical, genre, médias, migration, philosophie.

1.2. Analyse critique

L'introduction évoque les objectifs poursuivis par le projet éditorial ; il s'agit de faire découvrir une région plurielle, de faire comprendre que la Flandre d'aujourd'hui est le résultat de frontières, de dirigeants, de régimes politiques qui ont varié à travers le temps. Loin d'être une île refermée sur elle-même, la « Flandre » a été influencée par son environnement proche ou lointain, et elle a elle-même marqué le monde dans lequel elle s'inscrit (fièrement).

L'approche se veut scientifique et on prend rarement les auteurs en défaut de rigueur, même si le ton et le style sont davantage tournés vers le grand public et que les appels de note font défaut. Ce choix est assumé et tant pis pour les « défenseurs du métier de stricte observance ». Les « faits » choisis peuvent sembler anecdotiques. Il s'agit ici aussi d'un postulat éditorial qu'on est en droit d'accepter ou de refuser, mais il entend faire la singularité de l'ouvrage. En conséquence, le lecteur a parfois l'impression de lire un bon journal d'autrefois, où le chroniqueur partait d'un fait-divers et, par sa culture ou ses recherches, invitait le quidam à réfléchir à la portée plus générale de l'événement. Mais si le (bon) journaliste d'antan pouvait s'appuyer sur l'actualité chaude pour exceller dans ce genre, il est plus difficile, pour un lecteur du XXI^e siècle, de se passionner pour des faits divers « refroidis ». Les auteurs de l'ouvrage en sont conscients et varient par conséquent leurs accroches. Mais les sous-titres comme les chapeaux, à la mode journalistique moderne, n'aident pas la synthèse à se hausser au niveau d'un livre d'histoire et le lecteur à retrouver un sujet précis. Comment, par exemple, deviner derrière le titre « des gardes champêtres en route vers la Chine » que le thème abordé est la révolte des Boxers ? Pense-t-on à l'*Internationale* (l'hymne) quand on titre « Genèse d'un tube mondial » ? Comment deviner que derrière « L'ultime calvaire de Philip Mertens » est abordée la question de la torture en justice et du rapport à la douleur ? Ce n'est qu'au détour d'un paragraphe que l'on retire l'information de la première apparition du mot « Flandre » sur une carte ancienne [1100]. En d'autres termes, si le lecteur est un historien, il doit accepter que cet ouvrage ne s'adresse pas prioritairement à lui ; quant aux autres, ils devront s'accommoder d'un genre résolument disruptif.

Certaines chroniques donnent parfois l'impression que l'on cherche à raconter « la grande Histoire » par le petit bout de quelques lorgnettes « de Flandre ». Les liens passé-présent, local/régional-international ont alors un caractère artificiel ou forcé⁵, voire ne sont pas du tout évoqués⁶. Peut-être seuls les historiens s'étonneront-ils de cette méthode un peu « singulière » : les

⁵ L'évocation de Bush en Irak en [200], du Brexit en [286]

⁶ Quelle est la dimension « mondiale » de [1901], [1909], [1916], [1918], [1931], [1937], [1938], [1943], [1962] ? Quelle est la dimension flamande de [1892], [1893], [1938], [1939], [1944], [1952], [1960] ? A titre d'exemple...

lucarnes ainsi ouvertes sur l'immense façade de l'histoire mondiale sont à ce point petites qu'elles en deviennent invisibles et paraissent relever de l'anecdote [1254].

Globalement, et même si quelques précautions sont prises par-ci par-là, l'ouvrage accrédite l'idée que la Flandre a toujours existé depuis les Romains⁷ et qu'elle participe depuis toujours à l'histoire du monde. Cela n'en fait pas un livre de propagande et, comme on vient de le constater, il n'est pas prioritairement destiné aux historiens... C'est le genre qui veut cela.

On ne trouvera pas de mention des « Fourons », ces villages tant réclamés par la Flandre et aujourd'hui oubliés (?), alors que Walraversyde, village de pêcheurs aujourd'hui disparu, a les honneurs du chapitre [1400]. La proclamation de l'indépendance de la Flandre (fin 1917 et début 1918) n'est pas non plus mentionnée, alors qu'elle posa clairement la question flamande aux yeux du monde. Bruxelles est naturellement considérée comme flamande [2017] ou ignorée [1846]. Quant à la « pauvre Flandre », elle est très régulièrement mentionnée par ex. [1526], [1845], [1918], [1944], alors que les chapitres sur Anvers semblent un peu décalés, donnant l'impression que cette métropole ne fait pas partie de la Flandre [1501], [2010], impression que l'on n'a pas quand on lit par exemple le chapitre consacré à Gand [1801]. Alors qu'il est beaucoup question de la ville aujourd'hui française de Saint-Omer [1100], [1110], [1306], un certain annexionnisme traditionnel fait des musiciens wallons des représentants de la musique flamande [1436], de Jean Cornet un professeur attaché à l'Université de Gand⁸, des Liégeois Donato et Delboeuf les principaux protagonistes du chapitre [1892], de Joseph Wauters celui sur l'index [1920], Jules Destrée étant, comme chacun sait, « un anti-flamingant notoire » (p. 382). On attribuera à un traducteur fatigué la citation tronquée : « Sire, il n'y a plus de Belges » (p. 309), correctement mentionnée : « Sire, il n'y a pas de Belges », un peu plus loin (p. 384). L'ouverture de la Flandre sur le monde montre ainsi ses limites quand il s'agit des voisins immédiats... Car de la Wallonie, en fait, il n'est que rarement question⁹.

Regretter qu'un certain nombre de sujets ne soient pas abordés doit être considéré par le comité de rédaction¹⁰ comme une remarque positive. Le genre impose des choix, il ne vise pas à l'exhaustivité. Il en ressort une somme d'érudition et de sujets rafraîchissants, ouvrant l'esprit avec intelligence sur une abondance de sujets très variés. Dès lors que l'on accepte que la somme des parties ne forme pas un tout, pourquoi pas ? Une fois encore, c'est le genre qui veut cela.

⁷ Ainsi, par exemple, [1111] p. 85 et [1700] p. 252.

⁸ Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas l'essentiel de la carrière de ce Montois, fils de Montois, qui donne ses lettres de noblesse à l'école montoise de Géologie, de Minéralogie et de Paléontologie.

⁹ La chronique [1931] aborde la question des choix difficiles de l'État belge en matière de politique économique par rapport aux intérêts du secteur charbonnier wallon d'une part, limbourgeois d'autre part. L'absence d'apparat critique lié au « genre éditorial » conduit ainsi à écrire : « La Flandre (...) ne voulait pas rater le coche en traînant le boulet wallon » (p. 413).

¹⁰ Marnix Beyen, Marc Boone, Bruno De Wever, Leen Huet, Brigitte Meijns, Harold Polis, Marc Reynebeau, Eric Vanhaute, Guy Vanthemsche, Karel Van Nieuwenhuysse en Karel Verhoeven.

2. De quel genre s'agit-il ?

Mais de quel genre s'agit-il au juste ? Addition de synthèses scientifiques ? Ouvrage mixte, mêlant vulgarisation et érudition ? Opération de démythification ?¹¹ Chronologie thématique qui ne dit pas son nom ou au contraire chronologie alternative fuyant les dates symboliques ?¹² Guide touristique ?¹³ Opportunités pour une série de jeunes chercheurs de publier une synthèse de leurs travaux ?¹⁴ Version renouvelée et modernisée des « Histoires de l'Oncle Paul » ? Réservoir à questions pour le jeu « *de slimste mens ter wereld* » ? Scénarios pour chroniques radiophoniques ? Dictionnaires biographico-événementiels ?¹⁵ Application régionale de la ligne « Boucheron »¹⁶ ?

Toutes ces orientations étant légitimes par ailleurs, l'*Histoire mondiale de la Flandre* est à la fois tout cela et n'est pas du tout cela. Car c'est aussi, de manière subtile, équilibrée et bien structurée, une description de l'évolution des frontières qui font la Flandre d'aujourd'hui : qui occupait la Flandre, quelles étaient ses frontières et comment les gens s'y organisaient-ils ? Cette approche est surtout vraie pour l'Ancien Régime. C'est ensuite et aussi l'évocation du Mouvement flamand (qualifié systématiquement de flamingant par la traduction¹⁷). C'est encore le traitement nuancé de thématiques qui agitent la société flamande d'aujourd'hui : les droits de l'homme (les droits humains, dit-on aujourd'hui), les enjeux des mouvements migratoires, le développement et la reconversion économique, l'énergie, les questions liées à la place des femmes, des homosexuels, des étrangers dans la société, la forte influence de la religion catholique sur la société flamande [1918], [1937], [1960], traversée aussi par des sensibilités autoritaristes, du communisme [1938] au nationalisme et à l'extrême-droite [1940], n'évitant pas les questions délicates, comme celle du traitement des collaborateurs [1948]. On aborde aussi sans tabou la mémoire de la colonie, la lutte contre la pauvreté, la manière de faire société, tout en évoquant des aspects de la manière de vivre, de manger, de se comporter. On mentionne les réussites et les succès sans hisser les étendards, de même qu'on évoque sans fard les échecs et les aspects moins glorieux.

Si on compare l'histoire de la Flandre – comme celle de toute autre région – à une mosaïque, soit un ensemble de centaines de tesselles s'assemblant pour former un tout, on se trouve ici, avec *L'Histoire mondiale de la Flandre*, en présence de 81 tesselles dispersées qui renseignent sur l'ensemble, mais sont évidemment incapables de représenter le tout. Les partisans d'une histoire totale resteront sur leur faim, mais ils ne constituent pas le public ciblé. Le grand public sera-t-il rassasié ? Il lui manquera une série de clés pour décoder l'ensemble.

Entre les historiens qui se lancent dans d'amples synthèses pour créer un récit national et ceux qui produisent des monographies à ce point spécialisées qu'elles éloignent le grand public des résultats de la recherche, l'*Histoire mondiale de la Flandre* semble chercher un public auquel on ne raconte plus une histoire clé sur porte et à qui on présente de façon simplifiée l'écume des principaux résultats de la recherche. Dans ce genre, les échafaudages, précisions et précautions

¹¹ [1306] par exemple aborde la Bataille des Eperons d'or...

¹² [1306] au lieu de 1302 ; [1846] au lieu de 1932 ; absence de 1830

¹³ [700]

¹⁴ Cfr la liste des auteurs, p. 540-548.

¹⁵ Derrière des sous-titres, tantôt explicites, tantôt sibyllins, on a observé que plus d'un quart du livre était en fait consacré à des biographies (22/81).

¹⁶ Dans leur introduction, les directeurs de l'ouvrage sur la Flandre mentionnent explicitement qu'ils s'inspirent du modèle français, mais de manière « un peu plus modeste ». On ne voit cependant pas sur quoi porte cette modestie.

¹⁷ Je n'ai pas vérifié s'il en était ainsi aussi dans la version en néerlandais, mais la situation est assez cocasse en l'occurrence puisque l'auteur de la chronique [1909], Bieke Nouws, est une historienne, doctorante à la KULeuven, qui s'intéresse justement à l'importance des traductions des documents officiels à l'intention de ceux qui ne parlent pas français entre 1830 et 1914... Cfr <https://www.arts.kuleuven.be/vict/leden/00106296>

traditionnels du métier d'historien n'ont pas droit de cité..., pour ne pas écrire de citation. Les historiens auraient-ils perdu leur (grand) public ? Seraient-ils devenus incompréhensibles pour les citoyens ordinaires ? La question est récurrente, se posant notamment en matière d'éducation permanente... Comme l'écrivait Marc Bloch : « L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé »¹⁸. Le genre proposé ici serait-il une réponse à ce phénomène, en proposant un assemblage de recherches poussées, très spécialisées, mais rendues très accessibles au grand public ? Aurait-il adopté comme parti pris d'accepter que le tout ne soit pas appréhendé dans toute sa globalité, tant que, des « impressions » - générales ou particulières -, ressorte une culture critique enrichie ? On n'est dès lors pas en présence d'une histoire totale, pas davantage que d'une histoire globale, mais plutôt d'une histoire générale.

Certes. On sent bien d'où viennent les influences. L'historien d'aujourd'hui vit dans une époque où il y a de moins en moins de longs films au scénario complexe et de plus en plus de séries. On y écrit de moins en moins de lettres et toujours plus de texto au nombre de caractères limités. On coupe systématiquement la parole des spécialistes sous prétexte qu'ils ennuient et que les « gens » n'ont pas besoin de chiffres¹⁹. On se contente de journaux aux titres racoleurs et l'on descend rarement dans l'article lui-même, celui-ci étant de plus en plus concis pour laisser place à la publicité. Si telle est l'évolution du monde, assumons-la. Le genre *l'Histoire mondiale de la Flandre* correspondrait ainsi à « notre temps ». Une histoire généraliste « fast food », mais de qualité. Si tel est le cas, pourquoi ne pas adopter les supports numériques et leur consacrer des textes sérieux, grand public, formaté adéquatement, plutôt que de publier des livres épais, dont la pagination invite à suivre une logique ancienne, dans la mesure où le support papier est incapable de faire profiter des avantages des liens hypertextes, les renvois imaginés n'étant que des gadgets ? Si l'approche de la complexité doit être à ce point tronçonnée, abandonnons le livre-papier et passons au numérique. Là le genre existe déjà : cela s'appelle un blog ! Mais cela peut aussi prendre d'autres formes par le développement de sites thématiques comme il en existe déjà et qui ne demandent qu'à être développés²⁰.

Au terme de plusieurs lectures, l'introduction de *l'Histoire mondiale de la Flandre* ne nous a pas semblé éclairer totalement les intentions du genre. Par conséquent, nous avons quitté la « copie » pour « l'original », en lisant l'introduction, pardon « l'ouverture », rédigée par Patrick Boucheron dans *l'Histoire mondiale de la France*, avant de procéder à une comparaison des deux ouvrages.

¹⁸ Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 47.

¹⁹ Ils sont rares dans l'ouvrage.

²⁰ Par ex. Connaitre-la-Wallonie.be

3. Sur le modèle français ?

Avec ses 122 auteurs et ses 146 dates, l'*Histoire mondiale de la France* a beaucoup fait parler d'elle en 2017-2019, alimentant nombre de polémiques. Aussi, l'introduction, pardon « l'ouverture méthodologique » du professeur au Collège de France est-elle précieuse, car sa clarté balaie les équivoques. En choisissant « ouverture » plutôt qu'« introduction », le professeur Boucheron identifie et impose d'emblée un parti-pris délibéré, le projet étant « pensé comme un geste éditorial » :

« Une ouverture donc, davantage qu'une introduction, pour ce que ce mot évoque du point de vue moral et politique, et en pensant moins au prélude majestueux d'une œuvre musicale qu'à la focale du photographe qui lui permet de régler la profondeur de champ. Les auteurs de ce volume ont une ambition en partage qui peut se dire en quelques mots : écrire une histoire de France accessible et ouverte, en proposant au plus large public un livre innovant mais sous la forme familière d'une collection de dates, afin de réconcilier l'art du récit et l'exigence critique.

Cette ambition est politique, dans la mesure où elle entend mobiliser une conception pluraliste de l'histoire contre le rétrécissement identitaire qui domine aujourd'hui le débat public. Par principe, elle refuse de céder aux crispations réactionnaires l'objet « histoire de France » et de leur concéder le monopole des narrations entraînantes. (...)

Ce livre est donc joyeusement polyphonique. (...) par choix et par conviction ».

Le ton est ainsi donné et le genre se définit plus clairement en tant qu'acte politique. Les 146 **dates** ne font pas « une histoire », ajoute Patrick Boucheron, elles « ne peuvent, à elles seules, soutenir le récit exhaustif d'une histoire mondiale ». Réparties en douze grandes parties (différence notoire avec l'*Histoire mondiale de la Flandre* sur laquelle nous reviendrons), les **séquences** que dessinent les dates ne valent pas périodisations, mais font œuvre de guide de lecture, pour pérégriner à l'intérieur de l'ouvrage. A la fin du volume « français », une septantaine de sentiers balisés par thématique sont de surcroît proposés à ceux qui n'aiment pas le hasard... Parmi ces parcours buissonniers, l'un est consacré à « Belges et Flamands ».

Bien que rédigé par des experts scientifiques, c'est délibérément que les auteurs se sont, ici aussi, délestés des contraintes académiques, n'en déplaise aux défenseurs de stricte observance ; Patrick Boucheron explique vouloir ainsi sortir les historiens du confinement où ils sont relégués, la complexité ayant fait d'eux des professionnels du désenchantement :

« Telle était donc la consigne : écrire sans notes et sans remords une histoire vivante, parce que constamment renouvelée par la recherche, adressée à ceux avec qui on a plaisir à la partager, en espérant qu'un peu de cette joie saura faire front aux passions tristes du moment. L'écrire sans notes et sans remords, mais en ne cédant rien aux rigueurs de notre métier, notamment en suggérant à la fin de chaque texte quels sont les travaux savants sur lesquels il s'appuie ».

Le libre choix laissé aux auteurs s'appliquait aussi à celui de la **date** ; rien n'obligeait qu'elle appartienne « à la frise chronologique du légendaire national », rien n'était entrepris, de façon systématique, pour en prendre le contre-pied. Mais l'entrée par dates s'est révélée être le passage obligé « le plus efficace pour déjouer les continuités illusives du récit traditionnel », le moyen de faire surgir, « au milieu du récit faussement nostalgique de nos souvenirs scolaires, l'énergie constamment surprenante d'une histoire élargie, diverse et relancée ».

Le découpage par « **chroniques** », quant à lui, n'a d'autres ambitions que de « dépayser l'émotion de l'appartenance et d'accueillir l'étrange familiarité du lointain ». L'objectif affirmé par le professeur Boucheron n'est pas de lutter contre la régression identitaire d'un nationalisme dangereusement étriqué en réinventant un « patriotisme constitutionnel » d'inspiration universaliste et ouvert à la diversité du monde. Ici, il s'agit cependant et quand même, à la suite de Lucien Febvre, de « chasser la race de notre histoire », de combattre « le préjugé de prédestination », de montrer en quoi l'histoire d'un pays expliquée dans son contexte mondial est source d'encouragement et d'inspiration et n'est décidément pas, dans l'exemple de la France, « l'idée d'une France nécessaire, fatale, préfigurée, l'idée d'une France donnée toute faite par la nature géographique à l'homme de France, en appelant France toute la série des formations, des groupements humains qui ont pu exister avant la Gaule sur ce qui est aujourd'hui notre sol », ainsi que l'affirmait Lucien Febvre dans sa 25^e leçon au Collège de France, prononcée le 1^{er} mars 1944, dans un Paris occupé...

Il s'agit moins d'élaborer une autre histoire que d'écrire différemment la même histoire : « plutôt que de se complaire dans les complexités faciles du contre-récit ou dans les dédales de la déconstruction, on a cherché à affronter, sans louvoyer, toutes les questions que l'histoire traditionnelle d'une France toujours identique à elle-même prétend résoudre ».

Sans célébrer ni dénoncer, sans effacer les hauts lieux ni les grands hommes, en évitant tout finalisme ou déterminisme, le projet éditorial français vise à partager « un savoir critique sur le monde ». Plutôt que « mondiale », cette histoire longue d'un territoire pourrait se dire « générale », car la démarche « ne prétend à rien d'autre qu'à l'analyse d'un espace donné dans toute son ampleur géographique et sa profondeur historique ».

Sous la plume de Patrick Boucheron apparaît ainsi beaucoup plus clairement le concept « d'histoire mondiale d'un territoire ». Le genre s'en trouve mieux défini. On a affaire à une histoire générale, où le parti-pris des auteurs est assumé. Les relations entre un territoire-nation et son environnement inspirent une succession de mises en perspective réflexive, sans prétendre à l'exhaustivité. Dès lors, on peut dire que l'*Histoire mondiale de la Flandre* respecte globalement ce cahier des charges, le projet éditorial flamand prenant certaines libertés par rapport à « la France ». Ainsi, il élargit la variété des domaines traités, ne se contentant pas des aspects politiques et culturels au sens strict ; par ailleurs, on doute un peu de l'absence d'intention de chasser les dates du légendaire national ; quant au style journalistique des « chapeaux », il s'assied, on l'a dit précédemment, sur les précautions des historiens et projette volontiers « la » Flandre dans toutes les époques. En est-il de même dans l'*Histoire mondiale de la France* ? La question mérite d'être posée, car le fossé est parfois grand entre les intentions et les actes. L'évocation des spécificités de l'*Histoire mondiale de la France* permettra de revenir sur certains aspects de l'*Histoire mondiale de la Flandre*.

4. *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2018

En 800 pages, sous la plume de 122 historiens, principalement français, on retrouve ici la même façon que dans l'*Histoire mondiale de la Flandre*, avec de petites différences. Une **date** sert de référence et de tête de chapitre ; il y en a 146. Ici aussi un **sous-titre** lui est systématiquement accolé. Viennent ensuite une sorte de **chapeau** d'introduction, le **texte** proprement dit (généralement 4 à 5 pages), sur deux colonnes, la **signature** de l'auteur, une **bibliographie** réduite, de 2 à 8 références précises. Un **renvoi** à lire d'autres chapitres portant sur une thématique similaire conclut l'ensemble (par la mention des dates), ce qui induit que l'ouvrage peut, lui aussi, être lu en continu ou en diagonale. La synthèse contient quelques **illustrations** en noir et blanc²¹ ; les articles ne comptent aucun appel de note ; un chapitre commence tantôt sur la page de droite, tantôt sur la page de gauche, les 800 pages étant ainsi bien « tassées ».

Les **dates** se limitent à l'année (pas de précision systématique sur le jour et le mois) ; parfois, deux articles différents sont placés sous la même date, ce qui est assez étonnant dans la mesure où le contenu du chapitre n'est pas nécessairement en rapport étroit avec la date choisie. Contrairement à la démarche flamande, on n'a pas cherché à éliminer systématiquement les dates fétiches et l'ouvrage français ne rechigne pas à traiter des dates faisant partie du panthéon national. Ainsi en est-il de

[1515] et la bataille de Marignan,	[1894] et l'Affaire Dreyfus,
[1539] et l'ordonnance de Villers-Cotterêts,	[1936] et le Front populaire,
[1572] et la tragique Saint-Barthélemy,	[1940] et la France libre,
[1789] et la Révolution,	[1942] et la rafle du Vel'd'Hiv,
[1804] et le code Napoléon, ainsi que le sacre de l'empereur,	[1954] et l'abbé Pierre,
[1848] et les Révolutions libérales,	[mai 68],
[1869] et le canal de Suez,	[1973] et le choc pétrolier,
[1891] et Pasteur,	[1989] et les révolutions,
	[2015] et les attentats.

D'autres dates-repères pourraient être citées, en s'étonnant de leur présence, comme on pourra s'étonner de l'absence de certaines « références » : par exemple absence de 1648 et des traités de Westphalie (les auteurs lui préfèrent le traité des Pyrénées de 1659, privilégiant la France au monde...) ; aucune présence spécifique de Molière et de Victor Hugo ; absence de 1870 et du conflit franco-prussien, de 1879 et de la *Marseillaise* ; aucune référence à la droite française (Maurras, Barrès...) ; absence de la création des Jeux olympiques par Pierre de Coubertin ; aucune mention du phénomène mondial « Tour de France » cycliste ; grande discrétion autour de la naissance de la CEE... La bataille de Poitiers est contournée par l'africaniste François-Xavier Fauvelle, qui, en retenant [719], aborde la question de la « migration ». Waterloo est lui aussi éludé, 1815 étant principalement consacré au musée du Louvre...

²¹ Une autre édition, de novembre 2018, est « illustrée et augmentée ».

Sans être désirée et en étant même rejetée de la ligne éditoriale des deux ouvrages, on peut faire apparaître, à titre informatif, la répartition par grandes périodes chronologiques. Les résultats se ressemblent :

Répartition des dates par période chronologique

En valeur absolue	Préhistoire	Antiquité (Rome)	Moyen Âge	Temps modernes	Epoque contemporaine
<i>His. mond. de la Flandre</i>	1	4	19	16	41/81
<i>His. mond. de France</i>	5	8	31	29	73/146

En %	Préhistoire	Antiquité (Rome)	Moyen Âge	Temps modernes	Epoque contemporaine
<i>His. mond. de Flandre</i>	1,2%	4,9%	23,5%	19,75%	50,6%
<i>His. mond. de France</i>	3,4%	5,5%	21,2%	19,9%	50%

Force est de constater que c'est l'époque contemporaine qui domine avec 50% des dates retenues : c'est donc toujours, *volens volens*, le cadre national (il n'existait pas avant 1789...) qui nourrit la matrice ! Cette observation n'est pas anodine. Elle a même une incidence sur les contenus des chroniques. Dans les deux ouvrages, on garde l'impression un peu paradoxale que, pour l'Ancien Régime, les auteurs tentent de consolider les frontières nationales tout en montrant qu'avant ce n'était pas la même chose qu'aujourd'hui, alors que pour les XIX^e, XX^e et XXI^e siècles, on se préoccupe davantage des questions migratoires, abandonnant le cadre national... puisqu'il est figé du côté français, puisqu'il est évident qu'il sera fixé du côté flamand, avec la frontière linguistique... C'est un peu comme si l'histoire était davantage « nationale » avant 1789 qu'après... J'ai essayé de confronter mon impression en reprenant les tables des matières. Elle a été renforcée. Pour la confirmer, il faudrait cependant relire les deux volumes avec ce questionnement en tête...

Contrairement à l'*Histoire mondiale de la Flandre*, le « **chapeau** » qui introduit chaque sujet « français » et qui se reconnaît parce qu'il est en caractère gras, cerne clairement le contenu qui va être abordé, sans l'esprit accrocheur déjà évoqué précédemment.

Cadrant sérieusement le contenu que l'on va lire, ce chapeau fait aussi lien avec la courte partie introductive de deux pages qui donne sens au découpage de l'ouvrage. L'*Histoire mondiale de la France* se distingue en effet de l'*Histoire mondiale de la Flandre* en créant douze **séquences** qui enjambent la périodisation traditionnelle de l'histoire. Il y a un certain équilibre quant au nombre de dates qui composent chaque séquence. Surtout, chacune des séquences apparaît très clairement dans l'ouvrage, sa dénomination étant reprise en grands caractères blancs sur une page rouge ; de surcroît, une illustration précède la « page rouge » que l'on repère aisément, même quand on tient le livre fermé. Vient alors la double page où est justifié ce découpage et où sont introduites par le texte les différents sujets qui vont être développés. En d'autres termes, tout en annonçant qu'il rompt avec le récit national, l'*Histoire mondiale de la France* réintroduit néanmoins du « lien » et de la « continuité » dans l'approche historique ; quel que soit le nom choisi, on voit ainsi apparaître explicitement une trame, un fil rouge, une narration, un récit chapitré... inexistants dans l'*Histoire mondiale de la Flandre*.

De l'analyse de toutes les chroniques de l'*Histoire mondiale de la France*, il ressort que chaque **texte** répond, ici aussi, à un schéma préétabli que les auteurs respectent avec plus ou moins de rigueur ; en l'occurrence, il leur est demandé de partir d'un fait (qui justifie la date), parfois d'un fait divers, parfois d'un document, ou d'une biographie toujours en rapport avec « la France ». Cette référence est, dans le cas français, nettement moins anecdotique, donc plus connue, que dans le cas de la Flandre. Dans les deux ouvrages, le sujet est contextualisé et s'inscrit dans une thématique mise en perspective ; parce que la lecture de l'histoire est davantage centrée sur la politique et la culture²², l'*Histoire mondiale de la France* est moins encline à de longs va-et-vient entre passé et présent ; l'*Histoire mondiale de la France* se concentre davantage sur le moment évoqué par la date, ce qui n'empêche pas d'explorer rapidement la période qui précède et celle qui suit, toujours dans une perspective mondiale, ou à défaut européenne.

L'intention d'apporter une nouvelle lecture de l'histoire, en multipliant les points de vue et en sortant des sentiers mille fois rebattus, est ici aussi évidente. Ainsi, par exemple, en est-il de la chronique qui évoque l'année [800] et le couronnement de Charlemagne ; son approche est nettement moins traditionnelle que ce qu'on lit généralement sur le sujet. On se réjouit de sortir de la narration hypnotisante pour privilégier une approche davantage critique. Cela est vrai dans de nombreuses autres chroniques, mais [800] le formalise davantage : on regrettera simplement que toutes les chroniques ne le fassent pas aussi clairement.

Tant par le contenu qu'en raison de la présence d'une introduction pour chaque séquence, l'approche des chroniques donne l'impression explicite d'une certaine continuité dans l'histoire de la France, du moins jusqu'à la période contemporaine, alors que cette approche est nettement plus transversale et moins explicite du côté de l'*Histoire mondiale de la Flandre*. Quand on aborde l'époque contemporaine « française », l'impression ressentie précédemment se confirme : on s'écarte beaucoup plus d'une forme de continuité historique, l'accent étant surtout mis sur les relations hommes blancs/hommes de couleur, métropole/colonie, ainsi que sur les phénomènes migratoires et « d'intégration, voire sur ce qui se passe dans l'histoire de pays ayant des relations privilégiées avec la France.

Alors que l'*Histoire mondiale de la Flandre* cède au vieux réflexe belge qui consiste à équilibrer la représentation de chaque pilier politique (on a au moins une chronique pour les catholiques, pour les socialistes²³, pour les communistes, pour les libéraux et une dose d'écologie et de nationalisme flamand), l'*Histoire mondiale de la France* se montre nettement moins encline à l'ouverture... On ressent l'orientation d'une certaine gauche, avec de rares notes d'écologie [1816] et une absence totale de prise en compte des opinions de la droite.

Globalement, l'*Histoire mondiale de la France* cède moins à la tentation de la vulgarisation à tout crin, rencontrée dans l'*Histoire mondiale de la Flandre*, et certaines chroniques ressemblent davantage à un mini-article scientifique qu'à un exercice de vulgarisation [par ex. [1270], ou [1287], p. 192]. Par certains aspects et à certains moments, on a un peu l'impression de tenir en mains une sélection d'articles de la revue *Histoire*, plus courts et sans illustrations, numéro spécial « inscription de la France dans le monde ». Ce que confirment parfois les références bibliographiques.

La **bibliographie**, justement, est le plus souvent « récente » (entre 2000 et 2018), surtout française, mais pas seulement. Elle témoigne de la spécialisation respective des auteurs des textes, mais pas toujours. Un Yann Potin, par exemple, apparaît dans plusieurs thématiques.

²² Dans le cas de la Flandre, elles s'attachaient aussi aux dimensions économique, environnementale, sociale, philosophique, tout en laissant inévitablement des lacunes.

²³ La chronique [1989], année de la chute du Mur, sert de prétexte à suivre le parcours de Karel Van Miert, et est un étrange mélange « biographie-interview » sur ses positions européennes.

Les **thématiques** de l'*Histoire mondiale de la France* sont nettement moins variées que dans l'*Histoire mondiale de la Flandre* ; on y parle certes un peu d'économie, de religion, de littérature et de genre, mais ce sont le politique et le migratoire qui occupent l'essentiel des propos.

Enfin, la **forme** est parfois pénible. Des passages peuvent rester incompréhensibles en raison d'un style d'écriture allusif, alambiqué et pédant, qui nuit au propos [1420], [1940]. Dans une édition d'ouvrage où la matière d'une page se répartit en deux colonnes, on devrait aussi s'interdire de rédiger des phrases qui ont quasi la longueur d'une colonne... [1534, p. 263]. Y. Potin n'est pas le seul à ne pas respecter les consignes [1534a] ni la patience du lecteur, le propos étant peu clair [1369], ou mal écrit [1380], [1664], [1751]. Plus homogène, l'*Histoire mondiale de la Flandre* avait un style plus alerte, moins dense et plus aéré. Parfois, le contenu de chroniques de l'*Histoire mondiale de la France* se chevauchent et se répètent [1684] et [1685] ; [1763] et [1769]. C'est dommage et inutile.

Observons aussi d'autres **singularités** de l'*Histoire mondiale de la France*.

- un chapitre [511] s'intéresse à Childeric et à son trésor tournaisien... On regrettera une bibliographie pas très récente et ignorant les travaux des archéologues « wallons » (p. 87) ;

- dans l'*Histoire mondiale de la France* [1270], on suit les péripéties de Saint-Louis à travers le monde, et on croise ainsi la route de Guillaume de Rubrouck (p.182, personnage central dans la chronique [1254] de l'*Histoire mondiale de la Flandre*...

- héros de la chronique [1357, l'*Histoire mondiale de la France*], Etienne Marcel est comparé à Jacques Van Artevelde, ce bourgeois qui voulait être prince... Au-delà du fait que le brugeois Van Artevelde est totalement absent de l'*Histoire mondiale de la Flandre*, on observera que le combat de Liège pour ses libertés – Liège si fière de sa charte de Huy, de sa Paix de Fexhe, de son perron, etc. – est totalement absent de ce chapitre de l'histoire de France ; idem [1789] où l'on évoque les Pays-Bas et les Provinces-Unies, mais jamais Liège, ni Bouillon ni Franchimont ;

- la Wallonie n'est pas davantage présente (sauf « le wallon Guy de Brès », p. 270), alors que parmi la septantaine de parcours buissonniers auxquels le lecteur est invité pour parcourir le livre différemment, l'un est consacré à « Belges et Flamands »... [511, 1095, 1202, 1214, 1357, 1635, 1662, 1789, 1804, 1815, 1832, 1936] ;

- Liège obtient une mention, au sens propre comme au sens figuré, grâce à André-Modeste Grétry au centre de la chronique [1771] consacrée aux origines de l'opéra-comique ;

- le manque d'illustrations est un défaut qui se ressent ponctuellement, lorsque sont décrits une carte [1380], un tableau ou une statue.

5. Histoire et Wallonie

Au contraire de la galaxie Zemmour-Finkielkraut et consorts, la méthode Boucheron ne dépaysse pas les historiens de la Wallonie que nous sommes. Le relativisme historique, la conscience que l'histoire de la Wallonie n'est pas finaliste, que la Région institutionnalisée en 1970-1980 n'a pas toujours existé, que les territoires aujourd'hui délimités par des frontières répondaient jadis à d'autres horizons et à d'autres « régimes », tout cela, nous ne le découvrons pas aujourd'hui. Peut-être parce que la Wallonie n'a jamais trouvé place dans l'histoire de la Belgique, nous avons appris depuis longtemps que « notre » passé n'est pas la continuité d'une même population depuis la nuit des temps. La critique historique nourrie à l'École liégeoise, mais pas seulement, l'analyse des points de vue, la distanciation par rapport au nombrilisme et au campanilisme, nous les avons bien intégrées et toujours – autant que possible – appliquées. Qu'il faille passer par l'histoire des régions pour mieux comprendre celle de la France, cette leçon de l'École des *Annales* [rappelée notamment ici : *l'Histoire mondiale de la France* [1159] et ssv, not. p. 168] nous avait déjà instruits et inspirés largement. Qu'il n'existe pas de pureté des nations, que nos ancêtres ont voyagé et/ou sont venus de loin, que des inventeurs, des artistes et des hommes singuliers nés « chez nous » se sont révélés, ici et ailleurs, ne bornent pas notre horizon, et que l'histoire d'un territoire est un perpétuel mélange d'apports réciproques multiformes, tout cela aussi est une évidence qui a déjà été mentionnée, valorisée et publiée dans nos travaux sur la Wallonie.

Que des historiens de France ou Flandre doivent y insister à nouveau n'est pas étonnant. Nous y sommes aussi contraints régulièrement. Mais là plus que chez nous, l'histoire « nationale » est un instrument politique redoutable, avec lequel certains jouent volontiers : en France, le débat est vivement animé par le Rassemblement national, les Zemmour et Finkielkraut, comme en Flandre avec le parti de l'historien De Wever qui croise volontiers le fer avec le *Vlaams Belang* sur des questions du passé. « Chez nous », la « coupole » bruxelloise fait peu de cas de l'histoire des Wallons, si ce n'est lorsqu'il « faut » rappeler la Légion Wallonie et les collabos wallons...

En France et en Flandre, *l'Histoire mondiale de...* apparaît dès lors comme une contre-histoire, comme un instrument ou un acte « politique » rendu nécessaire par des circonstances particulières. L'option délibérément choisie par « les historiens mondialistes » vise à déconstruire le récit national traditionnel. Ce récit existe-t-il en Wallonie ? La Wallonie a-t-elle besoin d'une telle déconstruction ? Plutôt que de contre-histoire, n'a-t-elle pas plutôt besoin d'approfondir et de valoriser sa propre histoire... qui toujours s'inscrit dans l'histoire du monde ? On connaît les critiques maintes fois formulées par certains Wallons à l'encontre de *l'Histoire de Belgique* de Henri Pirenne. L'historien verviétois, professeur à l'Université de Gand, a admis, plus d'une fois, que l'histoire des « provinces wallonnes », y compris la principauté de Liège, devait encore rencontrer ses spécialistes. C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'un Jean Lejeune, par exemple, a repris, plusieurs fois, avec beaucoup de talent, l'écriture d'une *Histoire [de la principauté] de Liège*. Mais pas seulement. Sortant des schémas traditionnels, le professeur de l'Université de Liège a enjambé les frontières en disciple de l'École des *Annales*. Ainsi, adoptant des approches spécifiquement transfrontalières ou transnationales, il publie la même année, en 1958, l'histoire d'un territoire qui s'étend à Liège, Maastricht et Aix-la-Chapelle²⁴, ainsi qu'une autre synthèse qui met le pays de Liège en perspective avec l'Occident²⁵. Insérer le passé de la Wallonie dans une histoire plus globale et s'ouvrir au monde avec un esprit critique, ces paramètres sont aussi omniprésents dans les travaux menés par exemple par l'Institut Destrée, qu'ils soient publiés

²⁴ Jean LEJEUNE, *Pays sans frontière. Aix-la-Chapelle/Liège/Maastricht, Étude sur leur évolution historique*, Bruxelles, Dessart, 1958.

²⁵ Jean LEJEUNE, *Liège et l'Occident*, Liège, éd. de l'asbl Le Grand Liège, 1958 (publié avec le concours de la Commission de l'enseignement de la Saison liégeoise 1958).

sous forme de livres ou mis en ligne : *Wallons d'ici et d'ailleurs*²⁶, *Les Wallons à l'étranger*²⁷, *L'Identité wallonne*²⁸, *Atlas historique de la Wallonie*²⁹, *Ligne du temps*³⁰, *Wallons marquants*³¹, *Manuel d'histoire de la Wallonie*³², *Histoire succincte de la Wallonie*³³, etc. Quant aux historiens qui ont, récemment, entrepris d'actualiser l'histoire de la Belgique³⁴, ils ont adopté la même approche. À aucun moment, ne s'est alors fait entendre une voix inspirée par Edmond Picard, regrettant l'âme belge...

Dans ce contexte, imaginer une *Histoire mondiale de la Wallonie* est-il une démarche nécessaire, indispensable ou inutile ? Certes, les « Flamands » s'y sont essayés et on en a livré une des raisons. En explorant le passé de leur région, ils ont poussé le modèle à ses extrêmes en chassant les dates-références. C'est un choix. Faut-il le partager en une période où le citoyen est en perte de repères ? Un mélange plus équilibré n'aurait-il pas été plus judicieux ? A trop chasser les dates-repères, n'ont-ils finalement pas manqué de références ? Contrairement au modèle français, ils ont aussi cherché à explorer d'autres domaines que le politico-culturel. La narration historique s'en trouve totalement déstructurée ; mais à l'inverse, la réflexion sur de nombreux sujets d'actualité y trouve d'intéressantes mises en perspective³⁵.

De la comparaison « France » - « Flandre » des deux ouvrages, il apparaît que la seconde souffre, qu'elle le veuille ou non, d'une profondeur de son champ culturel bien moindre que celle de la première : si des occurrences régionales peuvent parfois prendre une dimension mondiale, la nécessité de multiplier des exemples pour créer une masse critique significative conduit à retenir des micro-situations, certes singulières, mais à l'intérêt fort relatif à l'aune de l'histoire de l'humanité. À cet égard, l'exemple des Vêpres de Sicile, dans l'*Histoire mondiale de la France* [1282] et des référents culturels qui s'y rattachent (p. 186-187 ; cfr aussi idem [1369] p. 220) témoigne de la difficulté de l'histoire d'une petite région à s'élever à un niveau comparable à celle de l'histoire d'une « grande » nation, dès lors que l'on choisit le cadre d'une *Histoire mondiale de...* Elle devient vite l'histoire de la grenouille qui voulait se faire plus grosse que le bœuf.

Surtout, c'est la différence de traitement entre « Ancien Régime » et « période contemporaine » qui interpelle, la formation du territoire disparaissant dans la période la plus récente pour se consacrer surtout aux « gens ». Ainsi dans l'*Histoire mondiale de la France*, plus on se rapproche de 2020, plus l'attention se concentre sur la question de l'intégration, de la décolonisation, du métissage, de l'identité, du racisme, etc. Ce traitement de la matière est parfaitement légitime, mais engendre des déséquilibres et un manque de cohérence au sein d'un même ouvrage. La manière de se vouloir mondiale conduit cette histoire de la France

²⁶ Paul DELFORGE (dir.), *Wallons d'ici et d'ailleurs. La société wallonne depuis la libération*, Charleroi (Institut Jules Destrée), 1996, Etudes et Documents, 245 p.

²⁷ Jean-François POTELLE, *Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui (Les)*, Charleroi (Institut Jules Destrée), 2000, Etudes et Documents, 296 p.

²⁸ Philippe DESTATTE, [intro. Micheline LIBON], *L'identité wallonne. Essai sur l'affirmation politique de la Wallonie (XIX - XX^e siècles)*, Charleroi (Institut Jules Destrée), 1997, Notre Histoire, 464 p.

²⁹ <http://connaîtrewallonie.wallonie.be/fr/histoire/atlas#.XvjV8SgzaUk>

³⁰ [http://connaîtrewallonie.wallonie.be/fr/histoire/timeline#\[object%20Object\]](http://connaîtrewallonie.wallonie.be/fr/histoire/timeline#[object%20Object])

³¹ <http://connaîtrewallonie.wallonie.be/fr/wallons-marquants/dictionnaire/filtre#.XvjVXSgzaUk>

³² <http://connaîtrewallonie.wallonie.be/fr/histoire/enseigner-la-wallonie#.XvjVoigzaUk>

³³ <http://connaîtrewallonie.wallonie.be/fr/histoire-succincte-de-la-wallonie#.XvjV3CgzaUk>

³⁴ Par exemple : *Nouvelle histoire de Belgique*, Bruxelles Le Cri, 2010 ; mais surtout Philippe DESTATTE, *Histoire de la Belgique contemporaine. Société et institutions*, Bruxelles : Larcier, 2019, 218p., [http://www.lecri.be/lecri.acgi\\$CriCat_fr?script=CriNHDB&Skin=Cri&Session=S58790&Skin=Cri](http://www.lecri.be/lecri.acgi$CriCat_fr?script=CriNHDB&Skin=Cri&Session=S58790&Skin=Cri) ; <https://www.contemporanea.be/nl/article/20202-recensies-scheltiens-over-destatte?fbclid=IwAR1t-bqECQssNFsA0oQeiU0uwD5e-CebVZppqLdZEPj13zuziSKdZxJCK5E>

³⁵ *Mutatis mutandis*, ont cet objectif Marc GERMAIN, Jean-François POTELLE (dir.), préface de Philippe BUSQUIN, *La Wallonie à l'aube du XXI^{ème} siècle, Portrait d'un pays et de ses habitants*, Namur, 2005 ; et Marc GERMAIN, René ROBAYE (éd.), *L'état de la Wallonie. Portrait d'un pays et de ses habitants*, Namur, PUN, 2011.

contemporaine à se transformer en une histoire de l'immigration, de l'intégration, ou encore de pays ayant des liens particuliers avec l'Hexagone. Autant le traitement choisi est légitime, autant il crée un problème de cohérence éditoriale en raison du contraste qu'il induit par rapport aux sujets de la période d'Ancien Régime.

En dénonçant très légitimement que l'histoire puisse encore s'écrire au XXI^e siècle en décidant de retenir des aspects qui valorisent le récit national et d'écarter tous ceux qui gênent, l'*Histoire mondiale de la France* tombe cependant aussi dans le travers de la mémoire sélective en proposant une contre-histoire qui insiste sur l'importance des aspects gênants du récit national sous un titre qui annonce une histoire de France. Avec tous les risques qu'il aurait aussi encouru, *Les oubliés de l'histoire officielle* est un titre qui aurait mieux convenu à la démarche salutairement entreprise, sauf à entreprendre la réécriture de l'histoire « nationale », voire d'une histoire européenne, en y intégrant désormais, en justes proportions, les femmes, les régions, le monde et surtout une série de « faits » démythifiés.

Si le genre *Histoire mondiale de...* devait s'inviter en Wallonie, je préconiserais d'abord de réduire les ambiguïtés générées par la différence de traitement entre les périodes anciennes et l'époque contemporaine. Par exemple, en éditant deux livres différents ou en créant deux grandes parties. La formation du territoire qui préoccupe tant l'*Histoire mondiale de la France* que l'*Histoire mondiale de la Flandre* serait ainsi traitée dans la première partie ; les « gens » faisant l'objet principal de la seconde. Destinée(s) à un grand public, la ou les publications devraient intégrer des illustrations (cartes, photos, etc.). Le rapport de la Wallonie au monde n'évitera pas le rappel que ses territoires furent pendant plusieurs siècles les champs de bataille de l'Europe. La partie « formation du territoire » pourrait intégrer utilement ce volet « batailles »/chronologie. Pour nourrir la seconde partie, il serait sans nul doute indispensable de dépouiller systématiquement toutes les publications récentes (livres, articles, mémoires) pour identifier de (jeunes) auteurs intéressés par la démarche, tout en s'appuyant sur une ligne du temps identifiant des « faits » marquants³⁶. Pour écrire cette *Histoire...*, les historiens ne seront pas les seuls concernés.

Au final, une telle démarche n'a-t-elle pas déjà été suivie en Wallonie ? Ne peut-on y voir une autre version de l'entreprise collective que fut *La Wallonie, le pays et les hommes*, mâtinée de l'*Atlas historique de la Wallonie* et de *La Wallonie à l'aube du XXI^e siècle* avec un zest de *Wallons d'ici et d'ailleurs*, autres démarches collectives ? Entre maintien d'un récit sclérosé et contestation de tout récit, la méthode wallonne devrait allier les vertus des repères clairs et ordonnés, et les récits qui permettent autant de se comprendre comme société que de faire société.

³⁶ Cfr par exemple : <http://connaitrelawallonie.wallonie.be/fr/ligne-du-temps#.XviDMYgzZhE>